

D'intrépides missionnaires, appartenant tous au diocèse de Clermont, se rendent dans la Nouvelle-Calédonie, aux Nouvelles-Hébrides. Mgr. Douarre, d'Amata, *in partibus*, accompagné de cinq à six autres prêtres, et de quatre frères attachés à la congrégation des Maristes de Lyon, vont s'embarquer à Brest pour l'Océanie centrale.

Avant de partir pour cette mission transatlantique, ces nouveaux apôtres sont allés dire un dernier adieu à la patrie, à leurs parens, à leurs amis, Mgr. d'Amata, logé au palais épiscopal de Clermont-Ferrand, y a reçu l'hospitalité avec cette effusion de cœur que saint Paul avait pour Timothée. Le jour de l'Épiphanie, le jeune et ardent apôtre de ce nouveau monde a officié pontificalement dans la cathédrale. Le prédicateur, M. Gonin, par un à propos plein de délicatesse, a prêché sur la Propagation de la Foi, et, à plusieurs reprises, a fait des allusions bien senties au dévouement des ces héros qui abandonnent tout pour aller porter la lumière de l'Évangile aux extrémités du monde connu, à travers tous les dangers, à de pauvres sauvages, leurs frères en Jésus-Christ.

Mgr. Douarre, avant son départ, a aussi honoré de sa présence sa modeste paroisse de la Tourette, où il a officié, assisté des curés du canton, ses anciens confrères et amis. Les adieux qu'il adressa à ses bons paroissiens ont été entrecoupés de sanglots et ont produit une indicible émotion.

La mission de la Nouvelle-Calédonie a été placée par le souverain-pontife Grégoire XVI sous la protection de saint Austremon, apôtre d'Auvergne et premier évêque de Clermont.

« C'est peut-être, dit la *Gazette d'Auvergne*, un fait unique dans les annales de l'Église, qu'un seul et même diocèse ait ainsi fourni une mission complète pour les pays infidèles. »

L'Algérie a reçu dernièrement MM. Alp. Viaillier, du diocèse de Belle y; Th. Bricot, de Rennes; L. Mathieu, de Mende; Jh. Domingo, Espagnol; ces missionnaires lazaristes étaient accompagnés d'un frère lai, nommé P. Cazarré, et de treize sœurs de charité.



MISSIONS DES INDÉS-ORIENTALES.—*Extrait d'une lettre d'un missionnaire.*—Puisque nous sommes arrivés à Pondichéry, permettez, M..., que je m'y arrête quelques instans pour vous écrire en peu de mots ce que j'y ai vu. Ce qui frappe le plus en arrivant en rade de cette ville, ce sont les rameurs chargés de conduire les petites barques qui viennent prendre les passagers à bord. Figurez-vous des hommes au teint bronzé et tirant sur le noir, au corps frêle et desséché par les ardeurs du soleil, ne cessant de mâcher du bétel, et habillés de manière à ne pas blesser la plus indispensable décence, et vous aurez une idée exacte de la physionomie de ces gens-là. Leur aspect m'inspira d'abord de l'étonnement et du dégoût, puis de la pitié.

Ce furent eux qui nous conduisirent à terre.

Nous y trouvâmes, à notre grande surprise, une église superbe, un beau couvent construit autrefois par les Jéuites dans la partie la plus élevée de la ville. Après la suppression de la compagnie, les six Pères, qui y avaient longtemps produit leurs sueurs, continuèrent d'y vivre en communauté, et moururent tous sur la brèche l'un après l'autre. Un prêtre malade, formé par eux, m'en parla, en excellent latin, avec un accent qui montrait assez combien il les regrettait. Leur mémoire y est encore en très-grande vénération dans le peuple, surtout celle du P. Constantin Besschi, italien, que les habitans ont surnommé le héros, le grand prophète, et celle du P. Robert de Nobile, pareillement italien, qu'ils appellent encore aujourd'hui le religieux professeur. Les prêtres des missions étrangères, ayant trouvé cette station vacante, se sont empressés d'accourir au secours de la religion, qui était sérieusement menacée depuis le décès de nos Pères. C'est chez eux que nous logeâmes. Mgr. Drusipur était en tournée épiscopale. Nous reçûmes auprès de ces dignes missionnaires un accueil plein de bienveillance et de charité. Le surlendemain de notre arrivée, qui était un dimanche, j'eus l'occasion d'accompagner un d'entre eux à un village situé à deux lieues dans les terres. La joie fut grande dans ce pauvre peuple en voyant qu'il allait pouvoir entendre deux messes. En revenant de cette excursion, je témoignai au missionnaire l'étonnement que m'avait causé la vue de certains usages des plus bizarres, auxquels les naturels semblent tenir beaucoup. Il me répondit que c'était bien pire encore plus avant dans les terres, et que toutes les tentatives faites pour les extirper avaient échoué contre l'empire de l'habitude, à laquelle la plupart des Indiens obéissent aveuglément.—À notre rentrée à Pondichéry, nous primes congé des deux Pères français qui avaient fait la traversée avec nous, et qui partirent pour les missions du Maduré, auxquelles ils étaient destinés.

Le 23 septembre, nous nous mîmes en route pour Madras, où nous arrivâmes le lendemain. Que de choses j'aurais à vous dire sur les importunités dont les Indiens accablent les voyageurs, au moment où ceux-ci descendent sur le rivage! Ce sont des cris à n'en pas finir; vous n'êtes réellement plus libre de vos mouvemens; les uns veulent s'emparer de votre malle, d'autres de votre boîte à chapeau ou de tout autre objet que vous tenez en main; ils se réunissent en groupe autour de vous, et tandis que vous êtes occupé à faire accord avec l'un, d'autres sont déjà bien loin avec une partie de vos effets, dont vous craignez, non sans motif, de les voir se constituer propriétaires. Pour nous débarrasser de ces serviteurs incommodes, force nous fut de prendre des palanquins pour quelques-uns d'entre nous, en confiant la garde des malles à l'un ou l'autre membre de la Compagnie. Mais ici nouvelles difficultés! Ces Indiens n'attendent pas qu'on leur donne le signal du départ; les

uns s'encourent précipitamment, au lieu que d'autres ne suivent que de très-loin; celui-ci prétend entrer dans telle rue, celui-là dans telle autre. Le père, à qui était commise la surveillance, sua, je vous l'assure, de grosses gouttes sous le parapluie dont il usait en guise de parasol. Pour moi, bien que couché à mon aise dans un palanquin, j'étais exténué de chaleur tant il m'avait fallu essuyer d'assauts avant de parvenir à me rendre maître de mes porteurs. Quoiqu'enfermé, j'étais loin d'être exempt de leurs tracasseries; deux de ces importuns m'accompagnaient, l'un d'un côté au palanquin, le second de l'autre. Pendant que le premier soulevait mes pieds pour les appuyer sur un coussin, le second cherchait, à toute force, à soulever ma tête; j'avais beau regimber et faire signe des pieds et des mains qu'ils eussent à me laisser en repos: rien ne les ébranlait; ils continuaient de plus belle à m'accabler de leurs empressemens, si bien que j'aurais voulu pour beaucoup en être débarassé. Enfin, nous arrivâmes, harassés de fatigues, au palais épiscopal. Sa Grandeur nous reçut avec beaucoup de bonté, et nous honora pendant plusieurs jours de marques d'attention touchantes. Le prélat eut l'obligeance de nous conduire au mont Saint-Thomas. Les Catholiques y possédaient jadis une belle petite église; mais elle leur a été ravie par suite du schisme. Mgr. Carrew, actuellement résidant à Calcutta, s'est vu contraint d'en faire construire une autre au bas de cette même colline. Le jour où nous visitâmes cette dernière, le prêtre aux soins de qui elle est confiée eut la consolation d'administrer le saint baptême à sept personnes, parmi lesquelles se trouvaient quelques adultes. Le lendemain de cette visite, nous nous rendîmes à Méliapour, où saint François Xavier avait pénétré à travers mille dangers, et où il avait opéré de nombreuses conversions. Aujourd'hui même, la plupart des Indiens qui habitent Méliapour et ses environs professent le Christianisme. Malheureusement pour cette ville, elle est précisément le siège de l'un des plus ardens et des plus entêtés fauteurs du dernier schisme.—Au reste, ce qui m'a le plus édifié pendant mon séjour à Madras, c'est la condition des soldats catholiques irlandais; j'ai été on ne peut plus agréablement surpris de voir la piété qui anime la plupart d'entre eux. Beaucoup sont partie de la Société de Tempérance du R. P. Mathiew.

## CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

Après un bon repas, on aime à goûter quelque chose de délicat. Voilà pourquoi j'ai réservé à M. T. un délicieux Jésus; ce n'est autre chose qu'une partie d'un chapitre du catéchisme de Luther, sur le Décalogue. Sans doute qu'il n'accusera pas ce père de la réforme d'avoir changé les commandemens de Dieu, pour plaire à l'Église de Rome et pour favoriser l'idolâtrie. Voyons comme Luther donne les commandemens:

« Les dix commandemens de Dieu, qu'un chef de famille doit faire connaître exactement à ses domestiques: »

« 1er. command. Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. D. Que veut dire ceci? R. Que nous devons craindre Dieu, l'aimer et avoir confiance en lui plus qu'en toutes choses, »

« 2d. comm. Tu ne prendras pas en vain le nom de Dieu. »

« 3e comm. Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain. »

« 10e. comm. Tu ne désireras pas la femme de ton prochain, sa servante, ses bestiaux, ou rien qui soit à lui. *Appendice à la Bible allemande de Luther, page 23. Lunebourg 1640.* Voyez Mélanges de controverses religieuses par le R. D. John Lingard.

Luther partage aussi en deux commandemens le verset 17 du 20e. chapitre de l'Exode; mais il intervertit l'ordre de ces deux derniers commandemens; cela ne fait rien quant à la substance de ces préceptes; mais il est plus naturel que les commandemens qui défendent les désirs correspondent à ceux qui défendent les actes.

Dans la vieille traduction grecque, l'ordre de l'Exode est le même que celui du Deuteronomie, et les meilleurs critiques sont d'accord que c'est le véritable. Un copiste aura b'en pu par inattention changer l'ordre des mots, et mettre *Domum* pour *uxorem*.

Jean Hus, Père des Religieuses de Bohême. (*Opera Hus, Norimberge 1558* page 30.) divise les commandemens comme Luther.

En effet ces Hérésiarques ainsi que quelques catholiques reconnurent qu'il était nécessaire d'abrégier les commandemens pour les mettre à la portée de certains esprits et surtout pour que les enfans pussent les apprendre plus facilement. Le St. Esprit lui-même donne quelques exemples de ces abréviations; entr'autres en voici un au IVe. liv. des Rois, ch. 17, v. 35. « Gardez-vous bien de révérer les Dieux étrangers, de les adorer, de les servir et de leur sacrifier; mais rendez tous ces devoirs au Seigneur votre Dieu qui vous a tirés de l'Égypte par une grande puissance, et en déployant la force de son bras. Recevez le, adorez le, et lui offrez vos sacrifices. » Ces versets et les suivans ne parlent point d'images, en concluera-t-on qu'on permettait aux Juifs d'alors de les adorer? Non sans doute.

Les protestans partagent le premier commandement en deux; il est plus raisonnable de le partager en trois. 1. Tu n'auras d'autres Dieux que moi. 2. Tu ne te feras pas d'images taillées. 3. Tu ne les adoreras pas, ni serviras. Cette conclusion avec la raison que l'on donne ensuite, que *Dieu est un Dieu jaloux*, prouve qu'aux yeux du Législateur toutes ces clauses ne formaient qu'un seul et même commandement.

L'Écriture-Sainte dit qu'il y a dix commandemens, mais elle ne les présente nulle part ainsi divisés; les clauses de préceptes et de prohibition se